

Et elle introduisit Paul dans une chambre servant aussi de cabinet de travail, ou un homme d'une cinquantaine d'années, était assis devant un bureau.

— Père, c'est une visite...

Le gardien-chef, occupé à des écritures, leva la tête et, voyant un étranger, quitta son siège pour aller à sa rencontre.

La jeune fille se retira.

— C'est à moi que vous désirez parler, monsieur ? fit le chef en avançant une chaise.

— Oui, monsieur, en l'absence du greffier de la prison.

— Si je puis le remplacer, je suis tout à vos ordres.

— Vous le pouvez, je n'en doute pas, si vous êtes attaché depuis quelque temps à cette prison.

— J'y suis entré comme simple gardien, il y a vingt-deux ans, et j'ai vu passer devant moi bien des visages connus... De quoi s'agit-il ?

— D'un renseignement.

— Sur un détenu ?

— Oui, monsieur.

— Son nom ?

— Paul Pélissier.

Le gardien chef fronça les sourcils et fouilla sa mémoire.

— Paul Pélissier... répéta-t-il. Vous êtes sûr que c'est bien Paul Pélissier ?

— Parfaitement sûr, monsieur.

— Aucun de nos détenus ne s'appelle ainsi, et j'affirmerais volontiers que ce nom n'a jamais été inscrit sur les registres du greffe.

L'étudiant ne se laissa point abattre par ce commencement de déception et reprit :

— Je vais aider vos souvenirs... Le détenu dont je vous parle s'est évadé de cette prison.

— Il y a combien de temps ?

— Le 23 octobre de cette année... Savez-vous ce que je veux dire.

— Très bien... Vous précisez et la date est exacte. Nous avons eu en effet une évasion dans la nuit du 23 ou 24, et cette évasion s'est produite dans les conditions les plus singulières... On n'a jamais pu comprendre comment le détenu, un fin renard s'il en fut, avait pu sortir du chemin de ronde où il était parvenu à descendre à l'aide de ses draps, après avoir scié un barreau de sa fenêtre.

— Bref, l'évasion a bien eu lieu à la date que j'indique ?

— Sans doute, mais elle n'a point porté bonheur au pauvre diable d'évadé.

— Comment cela ?

— Il est mort...

— Mort ! s'écria le fils de Pascal.

— Oui, monsieur... on a retrouvé le lendemain, sur les bords de la Seine, en aval de Troyes, sa coiffure et différents autres objets qui lui avaient appartenu, ce qui prouve qu'il s'était noyé en essayant de passer la rivière.

— Ah ! par exemple, voilà qui est étrange !

— Pourquoi donc ?

— Parce que l'évadé du 23 octobre ne s'est nullement noyé le lendemain matin dans la Seine, à Troyes, puisqu'il est venu à Paris.

— Impossible !

— J'en ai la certitude... J'en ai même la preuve.

— La preuve ?

— Indiscutable.

— Soit... Je l'admettrai volontiers si ça vous fait plaisir mais de cette preuve il ne résulte pas que l'évadé du 23 octobre se nommait Paul Pélissier.

— Vous savez son vrai nom ?

— Comme je sais le mien, monsieur ! Le chenapan était un compatriote... Né à Troyes, ainsi que moi, et issu d'une famille très honorable. Je l'avais connu jeune homme... Un de ses oncles vient de mourir dernièrement à Viry-sur-Seine, laissant toute sa fortune à un sien cousin qui habite Paris... un riche entrepreneur... Cet oncle était un personnage... un député s'il vous plaît... M. Robert Vallerand.

— Robert Vallerand ! s'écria Paul. Quel nom venez-vous de prononcer monsieur ?

— Celui d'un homme aimé, estimé, regretté de tous, et qui a rendu son âme à Dieu le 25 octobre dernier... deux jours après l'évasion de son neveu.

L'étudiant était devenu pâle comme un mort.

— Quel était donc le nom de ce neveu ? balbutia-t-il d'une voix à peine distincte que l'émotion rendait tremblante.

Le gardien chef répondit :

— Le chenapan s'appelait Léopold Lantier.

Paul appuya la main sur son cœur défaillant. Une sueur froide mouillait la racine de ses cheveux. Il lui semblait que ses tempes allaient éclater.

— Léopold Lantier ! murmura l'étudiant au bout d'une ou deux secondes.

— Vous connaissez ce nom ? demanda le gardien chef surpris de l'émotion du jeune homme.

Ce dernier comprit aussitôt toute l'importance de la réponse qu'il allait faire.

Quel était ce Léopold Lantier dont il ignorait l'existence ? Ce cousin de son père dont on ne lui avait jamais parlé ?

Il entrevit un mystère de honte ; il domina son trouble, fit appel à toute l'énergie de sa volonté, et répliqua :

— Je connais ce nom, oui, mon cher... ou du moins je crois le connaître... Et vous dites que ce détenu était neveu de M. Robert Vallerand, le député mort dernièrement ?

— Oui, et cousin d'un M. Pascal Lantier, habitant Paris, et dont le père était originaire de Troyes.

— Ce Léopold faisait son temps de prison ici ?

— Non. Condamné à la réclusion perpétuelle il y a six-huit ou dix-neuf ans, et détenu à la maison centrale de Clairvaux, il avait été amené à Troyes comme témoin dans une affaire criminelle... Il en a profité pour prendre la clef des champs.

— J'ai cru comprendre que M. Vallerand était mort le lendemain de l'évasion de son neveu.

— Vous avez bien compris.

— Tout cela est étrange ! pensait l'étudiant.

Le gardien chef continua :

— Le nom de Paul Pélissier n'ayant été porté par aucun détenu, il faudrait en conclure que Léopold Lantier avait pris ce nom après sa fuite, mais c'est inadmissible, puisque nous avons la certitude que l'évadé a péri dans la Seine.

Le fils de Pascal ne voulait pas interroger plus longtemps.

— Je vous remercie, monsieur, des renseignements que vous avez bien voulu me donner... fit-il en quittant son siège.

— Je regrette, monsieur, qu'ils ne puissent vous être utiles.

Puis le gardien-chef reconduisit son visiteur jusqu'à la porte de la geôle, lui ouvrit cette porte et la referma derrière lui.

— Mon Dieu ! se dit Paul avec effroi, lorsqu'il fut hors de